

**UNE POÉTIQUE CONTEMPORAINE DU DÉPLACEMENT  
PATRICK DEVILLE, ÉTONNANT ÉCRIVAIN-VOYAGEUR**

**A POETIC CONTEMPORARY TRAVEL  
PATRICK DEVILLE, AN AMAZING WRITER-TRAVELLER**

**UN VIAJES CONTEMPORÁNEA POÉTICA  
PATRICK DEVILLE, INCREÍBLES VIAJEROS**

**Isabelle BERNARD<sup>1</sup>**

**Résumé :**

*Cet article présente les déclinaisons du voyage à l'œuvre dans les romans de Patrick Deville, publiés aux éditions du Seuil depuis Pura vida : vie et mort de William Walker en 2004. Il explicite la pratique scripturale de cet écrivain-voyageur – toujours sous influence : ici rimbaldienne, là lotienne, ailleurs conradienne ou malrucienne – qui déclare voyager pour écrire et non écrire pour voyager ; puis, il dessine le fonctionnement intime de ses œuvres-mondes hantées par le souvenir des explorateurs Brazza, Pavie, Livingstone ou Stanley ; enfin, il montre l'engagement absolu requis par un tel projet qui dévoile le romancier au faite de sa maturité littéraire.*

*Mots clefs : roman français contemporain, voyage, anthropologie*

**Abstract:**

*This article presents the variations of travel in the Novels of Patrick Deville, published by Seuil since Pura Vida: life and death of William Walker in 2004. It explains scriptural practice of this writer-traveler (always under influences of Rimbaud, Loti, Conrad or Malraux) who declares that he travels to write and not write for traveling. Then, he draws the inner workings of its Works, haunted by the memory of explorers (Brazza, Pavie, Livingstone or Stanley); finally, it shows the absolute commitment required by this project which reveals the novelist at the height of his literary maturity.*

*Keywords: Contemporary French Novel, travel, anthropology*

**Resumen :**

*Este artículo presenta las variaciones de viajes para trabajar en las novelas de Patrick Deville, publicado por Seuil de Pura Vida: la vida y la muerte de William Walker en 2004. Luego, se extrae el funcionamiento interno de sus obras frecuentado por el recuerdo de los exploradores (Brazza, Pavie, Livingstone o Stanley); Por último, muestra el compromiso absoluto requerido por este proyecto que revela el novelista en su madurez literaria.*

*Palabras clave : novela francesa contemporánea, viajes, antropología*

---

<sup>1</sup> [waelr@hotmail.fr](mailto:waelr@hotmail.fr), Université de Jordanie (Jordan University).

Né en 1957, Patrick Deville est un auteur singulier appartenant à la génération de Minuit des années 1980. Avec *Pura Vida : vie et mort de William Walker* et son entrée aux éditions du Seuil en 2004, le romancier a amorcé un tournant dans son œuvre en creusant une veine géopolitique et historique inédite. Suivant cette inclination plus dense et plus sensible à la géographie, il a publié cinq romans : *La Tentation des Armes à feu* (2006), *Équatoria* (2009), *Kampuchéa* (2011), *Peste & Choléra* (2012) et *Viva* (2014). Directeur littéraire de la *Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs*<sup>1</sup>, il laisse ainsi s'épanouir sa passion pour le voyage et son goût pour l'aventure qui le taraudent depuis l'adolescence. De fait, son écriture met en lumière une voie narrative tonique et insolite qui, loin des postures impassibles et minimalistes minuitardes, désormais progresse, encyclopédiste, en vastes mouvements sinueux. D'un continent à l'autre et d'un siècle à l'autre, Deville, rimbaldien dans l'âme, et ses doubles fictifs, vagabonds rêveurs et ironiques, relie des bribes d'événements et des lignes de vie, destins sublimes ou cruels, d'anonymes et de personnalités inoubliables : artistes, hommes politiques, aventuriers...

Nous expliciterons d'abord la pratique scripturale de cet étonnant écrivain-voyageur qui déclare voyager pour écrire et non écrire pour voyager<sup>2</sup> ; puis nous dessinerons le fonctionnement intime de ses œuvres-mondes hantées par le souvenir des explorateurs Brazza, Pavie, Livingstone ou Stanley ; enfin, nous montrerons l'engagement absolu que requiert ce projet à l'intertextualité époustouflante, qui dévoile Patrick Deville au faîte de sa maturité littéraire.

### **Une pratique scripturale singulière**

Grand voyageur, Deville a depuis toujours eu des envies d'ailleurs : son enfance qui s'est en partie déroulée face à l'Atlantique dans l'estuaire de la Loire a savamment fait travailler son imagination. Maintes fois, le Breton a donc suivi le vent du large autour du monde et a pu affûter tant son sens du contact humain que son œil de paysagiste. Polyglotte, Deville est également traducteur et, depuis qu'en 2001, il a pris ses fonctions de Directeur littéraire de la MEET, il va de par le monde à la rencontre

---

<sup>1</sup>Pour plus d'informations, l'on consultera le site <http://www.maisondesecrivainsetrangers.com>.

<sup>2</sup> Deville, P., « Je n'écris pas pour voyager, je voyage pour écrire », *Le Français dans le Monde*, n°384, novembre-décembre 2012, p. 54.

d'écrivains. La liste est longue de ses destinations transformées en ports d'attache. Esprit cosmopolite épris de littérature voyageuse, il déclare :

*Je sais que les écrivains sont des migrants en quête de contrées lointaines où ne pas assouvir leurs rêves. Que [...] tous les écrivains sont des navigateurs ahuris dans la brume [...] que les plus grands auront su faire de cet exil une étrange beauté, comme on compose un bouquet en agençant joliment ses faiblesses et ses terreurs<sup>1</sup>.*

Dévoreur de livres et d'espace, Deville a symétriquement à ses publications aux éditions de Minuit (1987-2000) fait paraître dans des revues ou ouvrages collectifs ainsi qu'à l'occasion de ses résidences d'écrivain, un ensemble de textes courts dont la subtilité narrative et la sensibilité poétique laissaient présager l'œuvre présente dans laquelle le voyage se révèle autant un motif qu'un moteur fictionnel. Tels *Nordland*, intitulé *L'horizon est plus grand* dans sa version remaniée, ou *La 403 de Paco Le Santero*, plusieurs écrits au lectorat confidentiel s'apparentent déjà à des récits de dépaysement au sein desquels les lectures (de *l'Odyssée* à Cendrars, Conrad, London, Loti, Rimbaud, Verne ou Stevenson) sont d'influence. L'incipit de *L'horizon est plus grand* suffit à donner la teneur et la saveur des premières ébauches de ce romanesque hybridé et débridé, d'une infinie modernité, à la fois fantasmagorique et tourmenté, poétique et contemplatif, qui fait son succès aujourd'hui.

*Circé est une femme aux longs cheveux noirs, qui murmure dans son sommeil des phrases en riksmål, en lapon ou en nynorsk, toujours dans une langue d'au-delà du cercle polaire. Je l'entendis une nuit que, seul à bord et assoupi sur la table à cartes, je laissais la surface d'un verre d'alcool blanc s'incliner gentiment au gré du tangage<sup>2</sup>.*

Bâtie à partir de matériaux autobiographiques et littéraires, la poétique du déplacement qui se donne à lire tel un *modus scribendi* fort abouti s'est peu à peu constituée. La clause d'un texte intitulé « Transcaucase Express » écrit pour le catalogue de l'exposition *Bakou Saint-Nazaire* en convaincra tout à fait : « On peut se nourrir des rêves du Nord comme des rêves du Sud, de l'Ouest comme de l'Est. L'inévitable étant sans doute de ne pas vouloir être là où on est<sup>3</sup> ». Langage et tangage semblent chez Deville aussi inextricablement liés que chez Leiris et, dans la

---

<sup>1</sup> Deville, P., *Pura Vida*, Seuil, Paris, 2004, p. 23.

<sup>2</sup> Deville, P., *L'horizon est plus grand*, Petit Jaunais, Nantes, 1996, p. 7. L'ouvrage est un livre d'art publié avec neuf lithographies de Richard Texier.

<sup>3</sup> Deville, P. « Transcaucase Express », MEET, Saint-Nazaire, 2000, non paginé.

bibliographie du romancier brévinçois, il faudra aussi remarquer la participation aux recueils sur la navigation *À bord du Normandie* et *Queen Mary 2 & Saint-Nazaire*. La première tentative de reliance spatiale date, semble-t-il, de 1999 : il s'agit d'un très bref récit qui rapproche deux villes côtières françaises autour d'un écheveau dont la teinte toute personnelle est évidemment littéraire et métaphysique.

*Les lieux portuaires n'existeraient qu'à moitié sans les mots qui les hantent, et Saint-Nazaire, ses chantiers de l'Atlantique, ses grands rêves d'acier qui glissent vers la mer ne seraient pas d'un si lourd tonnage si Nabokov ne leur consacrait deux milligrammes d'encre et la dernière phrase de son autobiographie<sup>1</sup>.*

Aujourd'hui comme hier en perpétuelle partance, même si son point d'ancrage demeure Saint-Nazaire, Patrick Deville réside épisodiquement en France ; il se plaît plus volontiers à séjourner plusieurs mois, voire à s'installer plusieurs années, dans des capitales étrangères : La Havane, Luanda Phnom Penh ou Mexico... Son projet littéraire se nourrit de voyages et il a, à la manière d'un autre amoureux des ports (Pierre Mac Orlan) toute la matière pour à son tour rédiger un *Petit manuel du parfait aventurier*. S'imprégner de l'atmosphère singulière de nouveaux horizons constitue en effet l'étape majeure et initiale du long et lent cheminement qui le mène à la rédaction puis à la publication (qui, elles, sont relativement rapides) de ses romans foisonnants, mûris par-delà les océans. Aussi pour certains opus qui demeurent fortement liées à la France et à son passé colonial, africain et indochinois a-t-il parcouru, infatigable et curieux, trois continents : l'Amérique centrale pour *Pura Vida*, l'Afrique équatoriale pour *Équatoria* et l'Asie du sud-est pour *Kampuchéa* et *Peste & Choléra*. L'imprégnation dans une ambiance qui sera matricielle se révèle autant physique et sensorielle qu'intellectuelle : il s'agit bel et bien de susciter une dépossession de soi. Afin de combler son besoin d'engranger le maximum d'informations et d'émotions, Deville multiplie, passionné, les rencontres de tous ordres, quotidiennes et impromptues, avec des autochtones ; il ne compte plus ses entretiens avec des hommes politiques, des révolutionnaires, des militants et des artistes. Ce contact global et intime qui sert à éprouver l'inconnu passe bien entendu par l'apprentissage de la langue, par la lecture assidue de la littérature et de la presse locales. Afin d'atteindre à l'essence des événements qu'il traque (ici, la brève existence

---

<sup>1</sup> Deville, P., « Saint-Nazaire et Dunkerque », *Les Annales de la Villa Mont-Noir*, Saint-Jans-Cappel, 1998-1999, p.72.

du président nicaraguayen Walker ; là le parcours de l'aventurier Brazza ou celui du politique khmer Douch ; ailleurs celui du épidémiologiste suisse Yersin ; ailleurs les destinées broyées de Trotsky et de Malcolm Lowry), Deville devient une sorte d'archiviste de l'éphémère qu'il soit banal, sordide ou merveilleux autant qu'un archéologue lancé sur les traces du passé, terreau de cette actualité qui l'inspire. L'exergue d'*Équatoria* signée par Louis-Ferdinand Céline explicite l'instant-clef, sorte d'acmé artistique et émotionnelle, qui motive l'ethos de l'écrivain :

*C'est cela l'exil, l'étranger, cette inexorable observation de l'existence telle qu'elle est vraiment pendant ces longues heures lucides, exceptionnelles dans la trame du temps humain, où les habitudes du pays précédent vous abandonnent, sans que les autres, les nouvelles, vous aient encore suffisamment abruti<sup>1</sup>.*

Logiquement, c'est au bout du monde, isolé et anonyme, à l'hôtel – un non-lieu impersonnel au passé picaresque qui, faut-il le préciser, appartient aux topoï du récit de voyage – dans une chambre et une ville pour chaque opus différente, que cet aventurier des Lettres contemporaines digère la somme de documents et de souvenirs tant de paysages que de visages qu'il a colligée sur le terrain : il entreprend ainsi la dernière phase de son projet, la rédaction. Le résultat est édifiant : la prose méticuleuse et ironique à la syntaxe chaloupée devient plus flamboyante que jamais dans ces dernières publications qui s'offrent tels des livres-mondes.

### **Des livres-mondes**

Deville et ses doubles fictifs (narrateurs et « fantôme du futur ») s'immiscent dans les plis d'un espace-temps dense et trouble : ils revisitent les failles de l'Histoire sous sa forme de conscience collective et identitaire comme les creux des biographies, traquant çà et là à la surface du globe « la vie romanesque et ridicule des hommes<sup>2</sup> ». L'hypertrophie de la mémoire de l'écrivain, lucide sur le fait que face au vide cruel de l'existence, il n'y a de remèdes que dans la littérature, l'entraîne à tracer des liens lors de ses pérégrinations, à accumuler des notes et des anecdotes, à fouiller rives et archives en quête de toujours plus d'explications et de précisions. Même si les citations de Byron et de Pascal sur le thème de l'agitation inutile mais nécessaire pour fuir l'ennui qui servent d'exergue à *Pura Vida* disent en

---

<sup>1</sup> Exergue de Céline, dans Deville, P., *Équatoria*, Seuil, Paris, 2009, p. 7.

<sup>2</sup> Deville, P., *Peste & Choléra*, Seuil, Paris, 2012, p. 92.

contrepoint ironique la conscience de la vanité finale de toutes les histoires qui constituent l'Histoire de l'Humanité. Le point de jonction principal des fils narratifs épars est à peu près l'époque où la Terre fut entièrement mise en carte, et qui consiste en la première étape d'une mondialisation aujourd'hui achevée. *Peste & Choléra*, dans cet esprit repose sur un cadre temporel qui s'étale de 1863 à 1943 et qui offre au lecteur d'envisager le monde dans ses soubresauts du Second empire à la Seconde Guerre mondiale. À dessein, l'auteur campe généralement des narrateurs eux-mêmes écrivains qui aiment à faire revivre le bouillonnement chaotique de pays au moment où ceux-ci cherchent leur voie entre révolutions et dictatures, pour le motif que c'est là que l'âme humaine apparaît le plus distinctement dans toute la gamme du clair à l'obscur. Dans *Pura Vida*, l'errance du narrateur entre le Nicaragua, le Honduras, le Costa Rica, le Salvador et Cuba conduit ainsi à un savant télescopage de temps et de lieux. Sur près de deux siècles, se croisent les figures de Bolivar et Sandino, Narciso López, Che Guevara ou Ernesto Cardenal dépeintes à partir de quelques faits d'armes et faits divers tissés à d'innombrables anecdotes et réflexions actuelles sur le passé. De même dans *Kampuchéa*, le lecteur parcourt un périmètre qui s'étend du delta du Mékong à la Chine en passant par de courts arrêts au Nicaragua et au Mexique au prétexte de suivre les traces d'Henri Mouhot. Ce paisible savant qui, par sa découverte impromptue des Temples d'Angkor en 1860 exacerbant le goût des civilisations asiatiques chez ses contemporains européens, a fait par une totale inadvertance s'entrechoquer l'Orient et l'Occident : depuis la publication posthume de son *Journal*, son patronyme « traîne dans son sillage l'exploration, la conquête, la colonisation, la guerre<sup>1</sup> ». La composition structurelle d'*Équatoria* enregistre, quant à elle, les voyages à travers les titres des huit unités narratives : « au Gabon, à São Tomé e Príncipe, en Angola, au royaume téké, en Algérie, au Congo, au Tanganyika, à Zanzibar » qui tous disent la fascination pour le mythe rimbaldien de l'Afrique. Néanmoins, l'auteur du « Bateau ivre » cède souvent la place à Schweitzer (médecin philosophe et concertiste qui entre autres actions caritatives finança un hôpital au Gabon), à Livingstone (explorateur-missionnaire, héros de l'ère victorienne qui permit à l'Empire de découvrir le centre-sud de l'Afrique) et à Stanley, journaliste intrépide qui, lors d'une expédition, porta secours à Livingstone au bord du lac Tanganyika en Tanzanie. Ce feuilleté civilisationnel des continents suscite régulièrement des pauses méditatives sur le passé mais aussi sur l'existence

---

<sup>1</sup> Deville, P., *Kampuchéa*, Seuil, Paris, 2011, p. 55.

des individus aujourd'hui avec en regard les printemps arabes de 2011 ou le retentissant procès des Khmers Rouges achevé à l'automne 2011. De fait, l'exergue de Conrad, « Il y a autant de naufrages qu'il y a d'hommes »<sup>1</sup>, figurant dans le dernier chapitre de *Kampuchéa*, constitue plus qu'une piste de lecture puisqu'on sent le narrateur proche de Marlowe poursuivant sa remontée du fleuve vers les origines les plus obscures du monde. Amitiés, trahisons, échecs personnels autant que réussites motivent l'aller et le retour vers le cœur des grandes civilisations. Du reste, l'insistance de Deville à dépeindre la solitude des aventuriers qu'il élit marque sa propension à philosopher sur « la risible petite énigme de soi »<sup>2</sup>. Lovés au creux de ces niches temporelles et spatiales, les romans se développent dans une tension entre géopolitique, histoire et fiction qui va de pair avec une sorte de « déhiérarchisation » des événements : la vision attachée à « la mémoire inutile de l'histoire » est engendrée par une insatiable curiosité pour les autres et le monde ; elle fait une place aux destinées extraordinaires, celle de Che Guevara, par exemple, dont le combat captive littéralement Deville (pas un seul des cinq romans cités ici sans mentions répétées du Che) aux destins modestes et ordinaires : femmes de ménage, portiers d'hôtel, chauffeurs, mercenaires... Et, imaginant un héros de roman pour *Peste & Choléra* en se basant sur la vie d'un personnage historique passablement inconnu aujourd'hui, Alexandre Yersin, Deville renoue avec certaines normes romanesques d'antan en reconstruisant une vie qui fait sens. Ses œuvres ne sont donc pas seulement des tombeaux offerts aux héros – chercheurs d'aventures, utopistes géniaux, hommes de pouvoir exaltés, artistes torturés ou illuminés, anges vagabonds et illustres perdants –, mais dressent une stèle aux individus oubliés emportés par cette énergie vitale répandue tous azimuts.

*On peut estimer qu'au total quatre-vingts milliards d'humains véquirent et moururent depuis l'apparition d'homo sapiens [...] si chacun d'entre nous écrivait ne serait-ce que dix Vies au cours de la sienne aucune ne serait oubliée. Aucune ne serait effacée. Chacun atteindrait à la postérité et ce serait justice*<sup>3</sup>.

Placés sous l'égide de Plutarque et de ses *Vies*, plusieurs fois mentionnés, les fictions disent les destinées illustres et minuscules, nécessaires et inutiles. Et, c'est suivant cette focale globalisante que Deville

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>2</sup> Deville, P., *Peste & Choléra*, Seuil, Paris, 2012, p. 76.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 91.

aborde la notion d'utopie. Emblématique de notre époque, elle a été disqualifiée pour une part par les expériences totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle, précisément celles incarnées par les protagonistes : aventuriers et révolutionnaires. C'est l'essayiste Claudio Magris (lui-même arpenteur des villes et admirateur des fleuves) qui a cerné l'idée d'utopie (rêvée et retournée en drames) de notre représentation du temps et de l'Histoire. En explicitant que l'entendement humain ne peut explorer cette contradiction fondamentale entre *Utopie et désenchantement*, l'écrivain italien a émis l'hypothèse que la littérature, quant à elle, était en mesure de se situer dans l'espace qui relie et disjoint les deux concepts. C'est précisément au lieu-même de cette tension fondatrice et féconde que Deville place son creuset d'inventeur de formes et de phrases. Pour les narrateurs qui tiennent « à voir l'Histoire écrite en toutes lettres sur la Géographie. Le temps imposé à l'espace »<sup>1</sup>, le lieu devient ce point nodal qui relie les individus tous ensemble : férus de toponymie, ils imaginent ce matériel capable de saisir la fuite du temps dans l'espace, « de restituer en accéléré l'ensemble chaotique des images du passé »<sup>2</sup>. Ce qui permet l'appréhension de cette Histoire des hommes dans les fragments, suivant un tropisme mélancolique, c'est bien évidemment la géographie avec la ville et le fleuve, en tant qu'espaces anthropologiques. Dans *Équatoria*, c'est le Congo « le mystérieux fleuve, venant du nord-est, où il apparaissait comme l'horizon d'une mer »<sup>3</sup> qui, entre 1873 et 1879, n'en finit pas d'être découvert ; dans *Kampuchéa*, c'est la majesté du Mékong<sup>4</sup> qui est donnée à contempler. Née dans la nuit des temps, la conscience de la finitude humaine s'épanouit sur les rives, sur les ponts, le long des cours d'eau, canaux, rus ou fleuves susceptibles de secrètement ramifier l'inconscient ; et Deville est de ces artistes d'aujourd'hui qui, comme les explorateurs d'hier, savent y puiser sa saveur amère et douce. Dans ses déplacements, qui invariablement suivent une trame fluviale et portuaire, l'écrivain amateur d'arts et de photographie se nourrit des fastes de la nature ; sa palette, vibrante, s'en ressent. Dans son journal de terrain, il glisse quelques portraits de villes, devenues les jungles modernes. La ville est un monde composé d'une combinaison de lieux intensément chargés de sens. Son carnet de voyage ressemble à celui d'un visuel passionné par la composition doublé d'un intuitif en mouvement, toujours à l'affût, aux aguets. À la fois macroscopiques et microscopiques, les instantanés d'espaces historiques concourent à situer ces romans qui

---

<sup>1</sup> Deville, P., *Équatoria*, Seuil, Paris, 2009, p. 218.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 174-175.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>4</sup> Deville, P., *Kampuchéa*, Seuil, Paris, 2011, p. 58, 76, 79, 82-83, 152, 168, 174...



décrivent le monde sans renoncer aux impressions de voyage à la frontière de la fiction et de l'anthropologie.

### **Un projet littéraire en forme d'engagement absolu**

Même s'il récuse vivement l'appellation d'écrivain-voyageur, Patrick Deville appartient totalement à cette famille d'auteurs bourlingueurs qu'il admire du reste et dont il cultive, consciemment ou non, l'admiration par le biais de subtils liens intertextuels. Son esthétique inclut précisément une interrogation autoréférentielle sur son statut propre ainsi que sur les filiations réelles ou inventées qui la parcourent et la transcendent. Les œuvres se révèlent ainsi truffées d'escarbilles et de clins d'œil à ses précédents opus. Les réminiscences littéraires constituent l'autre fonds, plus imposant encore, de l'arsenal documentaire ; elles sont, elles aussi, à lire comme le signe d'un engagement total et absolu envers la matière textuelle, sans cesse remodelée au cours du temps de création. Par ailleurs travaillée par les récits de voyages de Pierre Loti, Jack London, Saint-Exupéry, Cendrars, Rimbaud, Twain, Conrad, Stevenson, Kipling ou encore Schweitzer, la prose devillienne est également enrichie par les publications de figures iconiques : cartographes et grands explorateurs du XIX<sup>e</sup> siècle, tels Auguste Pavie pour la péninsule indochinoise (Cambodge, Siam et Laos) et pour le continent africain Pierre de Brazza et deux célèbres britanniques : le légendaire David Livingstone et l'auteur d'*À travers le continent mystérieux*, Henri Morton Stanley. Ces aventuriers sont parmi d'autres clochards célestes les « ombres exemplaires » foucaldiennes<sup>1</sup> de l'auteur et demeurent dans la fiction des points de repères : « Cette année-là, Pavie l'explorateur du Laos rencontre Brazza l'explorateur du Congo. C'est rue Mazarine, à *La Petite Vache*<sup>2</sup> ». Inconditionnel lecteur de Jules Verne, le romancier multiplie de manière exponentielle les figures tutélaires qui toutes deviennent les protagonistes de l'un des nombreux fils tissés par le narrateur. Par exemple, dans *Peste & Choléra*, le chapitre intitulé « Alexandre et Louis » évoque Yersin et Céline en tissant des éléments de la biographique des deux hommes, liés par une sensibilité littéraire autant que par un tempérament scientifique. Le chapitre « Arthur et Alexandre » trace pareillement des goûts communs à Yersin et Rimbaud. Dans *Équatoria*, selon un procédé identique, Deville rend, parmi de nombreux exemples,

---

<sup>1</sup> Inspiré par Plutarque, Michel Foucault a projeté de créer une collection intitulée « les vies parallèles » afin de découvrir la vie de ces ombres exemplaires que sont les hommes illustres.

<sup>2</sup> Deville, P., *Peste & Choléra*, Seuil, Paris, 2012, p. 21.

hommage à Schweitzer et Céline dans « Albert et Louis » ou à Brazza et Verne dans « Pierre et Jules ».

Philosophe de formation, l'écrivain, aussi apte à s'enthousiasmer qu'insatisfait, peut sur la route affronter à l'envi cette insécurité continue qui, de l'Antiquité à l'ère contemporaine, a taraudé voyageurs, cartographes ou poètes possédant une façon de penser l'articulation du monde à soi et de soi au monde tout à fait atypique. Son appréhension du voyage est par conséquent consubstantiellement liée à un romantisme absolu qui l'émeut et l'éprouve tout à la fois, ici, dans la transe du dépaysement ou là, dans une sorte de dégradation d'adrénaline.

Grâce à cette somme de destins et d'aventures dont certains sont repris sans cesse livre après livre, l'écrivain dit l'irisation du monde : loin des postures historiennes, bouleversant l'ordre chronologique, il donne des strates du passé une appréhension intime qui le conduit à articuler à son dessein une écriture complexe qui interroge son propre statut, qui questionne le rapport que chaque individu entretient avec le passé et la mémoire, le voyage et l'existence, le voyage et l'écriture, détonants miroirs de l'être qui sont l'un de l'autre la métaphore. Patrick Deville ressent vivement le désir de lire et de vivre ces périple qui le fascinent, les hommes le menant aux livres et les livres à d'autres hommes ; il prend la mer ou la route pour écrire en quête d'un temps et d'un espace à jamais perdu. Son œuvre récente permet de penser avec pertinence l'articulation des rapports entre anthropologie et littérature puisqu'elle soumet à notre univers mondialisé et uniformisé, postmoderne, une sorte d'adieu au voyage. L'espace-temps déstructuré et privé de continuité dit que partout le lieu a été remplacé par un insondable non-lieu et que désormais le voyage est vidé de son contenu anthropologique. Cependant, Deville avec ses romans de déplacements qui déchiffrent autant qu'ils défrichent notre civilisation s'inspire, entre rupture et renouvellement, d'une esthétique de la fin qui lui permet de fonder un nouveau réalisme, hypermoderne, porté par ces allers et retours vers le passé et lié à une saturation toponymique et historique.

Force est bien d'admettre que, d'un abord générique, épistémologique et anthropologique, le protéiforme récit de voyage seul pouvait accueillir ces textes amples et débordés par l'érudition autant que par l'émotion. Filigranée par une poétique du dépaysement et constamment à la recherche de lieux et liens mémoriels, nostalgique d'une vérité du roman mais inséparable d'un jeu ironique, non exempt d'émotivité mélancolique, qui saisit autant l'illusion du réalisme que celle de la modernité, cette littérature aux élans ethnographiques est une façon

d'autrement dire : « Voici la vie des hommes, parfois. Voici notre monde, et nous n'en avons pas d'autre<sup>1</sup> ».

#### **Bibliographie**

Dambre, M. et B. Blanckeman, *Romanciers minimalistes 1979-2003* [Colloque de Cerisy], Presse de la Sorbonne-Nouvelle, Paris, 2012.

Deville, P., *L'Horizon est plus grand*, Petit Jaunais, Nantes, 1996.

— « Saint-Nazaire et Dunkerque », *Les Annales de la Villa Mont-Noir*, Saint-Jans-Cappel, 1998-1999, p.71-73.

— « Transcaucase Express », Catalogue de l'exposition *Bakou Saint-Nazaire*, MEET, Saint-Nazaire, 2000, [non paginé].

— *Pura Vida : Vie et mort de William Walker*, Seuil, Paris, 2004.

— « Que pourrais-je savoir de l'exil ? » *Le Matricule des Anges*, n°50, 2004, p. 23.

— *Équatoria*, Seuil, Paris, 2009.

— *Kampuchéa*, Seuil, Paris, 2011.

— *Peste & Choléra*, Seuil, Paris, 2012.

— « Je suis un écrivain qui voyage » (entretien avec Sophie Patois), *Le Français dans le Monde*, n°384, 2012, p.54.

Fabre, C., *Écrivains-voyageurs*, ADFP/Ministère des Affaires étrangères, Paris, 2003.

Leiris, M., *Langage-Tangage ou ce que les mots me disent*, Paris, Gallimard, « coll. Imaginaire », 1995.

Magris, C., *Utopie et désenchantement*, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, Gallimard, « coll. L'Arpenteur », 2001, 448 p.

---

<sup>1</sup> Deville, P., *Kampuchéa*, Seuil, Paris, 2011, p. 96.

